

QUAND LA POÉSIE PART POUR CYTHÈRE

De la fascination du lieu au pouvoir des mots

BRIGITTE BUFFARD-MORET

GRAMMATICA

Quel lieu élire pour explorer « les possibilités d'une île » ? En choisissant de « partir pour Cythère », on opte pour un voyage dans un espace à la fois géographique et symbolique, puisque ce nom mythique désigne certes à l'origine un lieu précis mais, par la suite, il renvoie bien davantage à d'autres terres métaphoriques, aussi tentantes que dangereuses.

Cythère apparaît dès les origines indissolublement liée à la poésie, qui est le premier domaine où le nom de l'île est évoquée. C'est donc ce genre littéraire qui sera notre terrain d'exploration. Le nom de Cythère offre tout d'abord l'opportunité de cerner la spécificité du langage poétique, amenant à analyser les « rapprochements physiques de[] mots » (Valéry, 1957: 1373) auxquels se prête cette langue « pure, idéale » (Valéry, 1974: 1077), fondée sur les sonorités et les images. Il permet ensuite d'aborder la question des registres, en mettant en résonance des œuvres aux tonalités variées, parce que nom de Cythère, lié à l'amour, apparaît dans la poésie tant sublime que badine, voire grivoise. Il pose enfin la question de la fonction de la poésie, en ce qu'il fait surgir une vision du monde du poète ainsi que ses aspirations et ses obsessions. On pourrait dire, en s'inspirant d'Eluard, que le mot de Cythère dit le monde et qu'il dit aussi l'homme (Eluard, 1952: 528).

Ainsi, à travers un choix de poèmes faisant référence à Cythère, de l'Antiquité à nos jours, c'est une histoire des tendances et des courants poétiques et artistiques qui se dessine en filigrane (Buffard-Moret, 2006.)¹.

Cythère, à l'origine, est une île grecque de la mer Egée, située entre le Péloponnèse et la Crète. C'est le poète grec Hésiode, dans sa *Théogonie*, qui la relie à la déesse Aphrodite : Gaia, la Terre, lasse d'être sans cesse fécondée par Ouranos, le Ciel, demanda à l'un de ses très nombreux fils, Cronos, de trancher les organes sexuels du dieu à l'ardeur amoureuse infatigable, et voici ce qu'il advint :

Quant au sexe, sitôt qu'il l'eut tranché d'un coup du métal indomptable et lancé, loin de la terre ferme, dans le flot marin qui baigne tant de choses,

il était emporté au large, et cela dura longtemps. À l'entour, une blanche

écume sourdait de la chair immortelle ; et en elle une fille

prit corps. En premier lieu, ce fut de la divine Cythère

qu'elle s'approcha ; de là ensuite, elle parvint à Chypre au milieu des flots.

Puis elle sortit de l'eau, la belle déesse vénérée – et à l'entour l'herbe, sous ses pieds vifs, grandissait. – Celle-là, c'est Aphrodite,

[déesse née de l'aphros, de l'écume, et encore : Cythérée à la belle couronne.]

Voilà comment l'appellent Dieux et hommes parce que c'est dans l'écume, l'aphros, qu'elle prit corps ; ou encore Cythérée, parce qu'elle toucha à Cythère (vers 187-198).

Dans la poésie française, c'est à la période de la Renaissance, où l'inspiration antique est à l'honneur, que le mythe de Vénus-Aphrodite commence à être largement exploité par les poètes. Or, pour désigner la

¹ On peut se reporter à mon étude, Brigitte Buffard-Moret (2006.). *La Chanson poétique du XIX^e siècle. Origines, statut et formes*, Presses universitaires de Rennes.

déesse, ils jouent avec les périphrases : la périphrase fait en effet partie des « ornements » que prônent pour la poésie les traités de poétique de l'époque, comme celui de Peletier du Mans, et on la conseille car c'est une « figure qui donne telle fois plus de grâce au Poème, que ne ferait la chose nommée par son nom » (Peletier, 1990: 277) : Cythère va ainsi prendre le pas sur Vénus et Aphrodite.

Si on prend l'exemple de Ronsard, le nom d'Aphrodite semble peu tenter le poète, peut-être à cause de sa longueur ou de ses sonorités, même si dans un sonnet pour Hélène (« Je sens de veine en veine une chaleur nouvelle ») il parle d'avril comme de « Ce mois, qui du beau nom d'Aphrodite s'appelle », non plus que celui de Vénus : Cythère semble l'inspirer davantage, sans doute parce que ce mot trouve plus facilement un répondant lorsqu'il est à la rime. Or Peletier écrit, toujours à propos de la périphrase : « Elle se doit proprement usurper quand le mot est dur, et qu'il ne peut bonnement entrer au carme » (*idem*: 278) et « Cythère » rime avec bien plus de termes que « Vénus » ou « Aphrodite », le mot rime ainsi avec « mère », dans un poème du *Premier livre des poèmes* dédiés à Marie Stuart (« Regret à elle-même »). Ronsard y rend hommage à la reine née en « Escosse, la belle isle » et évoque, parmi d'autres beautés insulaires, Vénus :

Aussi toute beauté qui n'a ni fin ni terme,
Aux isles prend naissance, & non en terre ferme.
Diane qui reluit par l'obscur de la nuit,
Et qui par les forests ses Molosses conduit,
En Délos prist naissance, & la gentille mère
Des Amours emplumez nasquit dedans Cythère (Ronsard, 1993: 207).

Dans le sonnet XXX du *Second Livre des Amours* qui célèbre la rose, « Cythère » rime avec « bois solitaire ». Ronsard clôt son poème sur la figure de Vénus qu'il évoque par le biais de son lieu de culte :

De toi les Nymphes ont les coudes et le sein,

De toi l'Aurore emprunte et sa joue et sa main,
Et son teint la beauté qu'on adore en Cythère (*idem*: 354).

On pourrait multiplier à loisir les mentions de Cythère dans l'œuvre de Ronsard et des autres poètes de la Pléiade. Ce qu'il est important de noter, c'est que, dans plusieurs cas, Cythère ne désigne pas le lieu lié à la déesse mais, par le biais d'une autre figure recommandée par les Arts poétiques, celle de la métonymie ou « Transnomination » (Peletier, 1990: 278), la déesse elle-même, comme dans ce poème des *Sonnets pour Hélène* :

Cythere entroit au bain, et te voyant pres d'elle,
Son Ceste elle te baille à fin de le garder.
Ceinte de tant d'amours, tu me vins regarder,
Me tirant de tes yeux une fleche cruelle (Ronsard, 1993: 398).

Varié les désignations de la déesse de l'amour permet aussi d'éviter les répétitions, comme dans ce poème de Desportes (*Amours d'Hippolyte*, 1573, sonnet 3) où « Cythère » se substitue à « Vénus », employé deux fois au premier vers :

Venus cherche son fils, Venus toute en colere
Cherche l'aveugle Amour par le monde égaré :
Mais ta recherche est vaine, ô dolente Cythere :
Car il s'est à la fin dans mon cœur retiré (Desportes, 1963: 55).

On remarque que là encore « Cythère », mis pour « Vénus » ou « Aphrodite » fournit une rime plus aisée. C'est aussi le cas dans cet autre poème de Desportes où « Cythère », cette fois, désigne l'étoile de Vénus et rime avec le nom de la constellation du Sagittaire (recueil *Cléonice*) :

Si la vierge Erigone, Andromède, et Cythère,
Astres pleins d'amitié, bénins et gracieux,
Font le ciel plus aimable, et l'embellissent mieux
Que le noir Scorpion, l'Hydre et le Sagittaire (*idem*: 75).

Le nom de Cythère permet aussi un autre type de figure. Ainsi, dans la fin de la fable de La Fontaine « Les deux pigeons » où le fabuliste ouvre son cœur au lecteur, le mot renvoie certes à la mère de Cupidon mais il entre en outre dans une métaphore (« servir sous le fils de Cythère ») synonyme d'« être amoureux » :

J'ai quelquefois aimé : je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et sa voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous le fils de Cythère,
Je servis, engagé par mes premiers serments (La Fontaine, 1962: 245).

Car, de même que le nom de Vénus peut être, comme le signale Peletier du Mans, une métonymie signifiant « volupté » (Peletier, 1990: 278), très souvent un certain nombre d'expressions où entre le nom de Cythère renvoie aux plaisirs de l'amour, et le lieu s'estompe derrière le symbole. Mais la caractéristique essentielle de Cythère – c'est-à-dire le fait que ce soit une île – nourrit précisément le symbole. L'île protège les amants et les isole du monde dans un cadre enchanteur – comme Hésiode déjà le suggérait, en faisant croître l'herbe sous les pieds de la déesse –, propice aux ébats amoureux. L'île permet la création d'un royaume à part, comme le suggère la *Carte du Royaume d'amour en l'isle de Cythère*², attribuée à Tristan l'Hermitte et publiée parallèlement à la carte du Tendre. Il n'est pas soumis aux mêmes lois que le reste du monde, comme le montre une chanson d'un poète libertin du XVIII^e siècle – ecclésiastique à l'origine –, Jean-Baptiste Joseph Willart de Grécourt, intitulée « L'île de Cythère » :

Air : L'amour la nuit et le jour

² Voir Jean-Pierre Collinet (1976). « Allégorie et préciosité », *CAIEF*, n° 28, p. 112 et Franck Lestringant (2002). *Atlas et récits insulaires, de la Genèse à Jules Verne*. Genève: Droz, p. 314.

C'est un charmant pays
Que l'île de Cythère ;
Allons-y, mon Iris,
Tout à notre aise, faire
L'amour
La nuit et le jour.

Point de nouveaux impôts
Dans l'île de Cythère,
Sinon sur des lourdeaux [*sic*]
Qui ne savent pas faire
L'amour
La nuit et le jour.

Point de nouvel édit
Dans l'île de Cythère ;
La seule loi qu'on suit
N'ordonne que de faire
L'amour
La nuit et le jour (Grécourt, 1802: 35).

« Partir pour Cythère »³ devient ainsi une métaphore érotique, la poésie badine et les chansons galantes jouant avec le sens propre et le figuré. Offenbach, dans un des grands airs de son opéra-bouffe *La Belle Hélène* (1864), au sein d'un livret truffé d'allusions grivoises, reprend avec le même double sens cette expression, par laquelle le chœur invite Hélène à aller faire un sacrifice réparateur à Vénus, alors qu'en fait c'est Pâris qui l'enlève pour lui faire connaître les plaisirs de l'amour :

Va, pars pour Cythère !

³ Voir aussi Dominique Bertrand, « Aux origines du voyage à Cythère : le songe de Polyphile », *Mythe et récit poétique*, éd. Véronique Gély-Ghedira, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, 1998, p. 133 s.

Sur cette galère
Coquette et légère,
Va, pars pour Cythère !
Gagne promptement
Ce pays charmant,
Gagne ce séjour
Où règne l'amour.

Il existe une autre expression ayant le même sens que « partir pour Cythère » : c'est « faire un pèlerinage à Cythère », et Offenbach s'est sans aucun doute inspiré, pour son air de *La Belle Hélène*, de l'intermède final de la pièce de Dancourt, *Les trois Cousines*⁴, parue en 1702, qui développe le même thème :

Venez dans l'île de Cythère
En pèlerinage avec nous ;
Jeune fille n'en revient guère
Ou sans amant ou sans époux (Dancourt, 1824: 332)

Cythère, lieu des plaisirs amoureux, trouve ainsi une large place dans la poésie érotique. On peut citer à titre d'exemple une œuvre de Marmontel, *La Neuvaine de Cythère*, qui, jugée trop osée au moment où elle fut achevée, ne fut publiée que longtemps après la mort de Marmontel⁵. Cette

⁴ Dans *La Périchole* d'Offenbach, on retrouve un « cabaret des trois cousines ».

⁵ Firmin Didot écrit dans l'avant-propos de son édition de 1820 : « La Neuvaine de Cythère a été composée par Marmontel, vers l'année 1770 : l'auteur en fit alors plusieurs lectures qui eurent le plus grand succès : en effet cet écrivain (...) n'a déployé dans aucune de ses compositions autant de verve et de talent poétique (...) : les ressources de la langue mythologique y sont employées avec une richesse d'imagination peu commune : la variété des tours, la fraîcheur des coloris, l'originalité des tableaux et l'harmonie continue du style, donnent à cet ouvrage un éclat et un charme très remarquables, et l'on pourrait parier que (...) la Neuvaine de Cythère fera la plus grande sensation, et ajoutera beaucoup à la réputation poétique de Marmontel. C'est cette conviction qui a décidé son fils à permettre qu'on publiât un ouvrage où quelques censeurs sévères trouveront peut-être quelques images trop vivres : l'auteur a su du moins donner à son style la décence que ses pensées n'avaient pas toujours (...) ». (Marmontel (1820). *Œuvres posthumes – La Neuvaine de Cythère – Polymnie*. Paris: Firmin Didot, p. III s).

« neuvaine » quelque peu sacrilège est composée de neuf chants qui célèbrent l’amour ardent. Les amours de Vénus y sont évoquées dans une tonalité héroïcomique et les scènes galantes n’ont rien à envier à celles des romans libertins de l’époque :

Sur le sofa trois jolis corps tout nus
De mille attraits laissaient voir l’étalage,
Et se groupaient sous le dos de Vénus.
Le faune plonge, et d’abord sa main pose
Sur un beau sein tout parsemé de lys,
Et couronné par un bouton de rose.
Ce sein, rival des attraits de Cypris,
Était le tien, languissante Euphrosine⁶.
L’autre main glisse... ô pudeur ! en quel lieu
T’ose insulter cette main libertine,
Et jusqu’où va l’insolence d’un dieu ? (Marmontel, 1820: 68)

Cythère peut enfin s’inscrire dans la géographie du corps féminin, comme dans cette « gaillardise » attribuée à Voltaire :

Air : Philis demande son portrait.

– Je cherche un petit bois touffu
Que vous portez, Aminthe,
Qui couvre, s’il n’est pas tondu,
Un joli labyrinthe ;
Tous les mois on voit quelques fleurs
Colorer le rivage ;
Laissez-moi verser quelques pleurs
Dans ce joli bocage.

– Allez, monsieur, porter vos pleurs

⁶ Il s’agit d’une des trois Grâces.

Sur un autre rivage ;
Vous pourriez bien gâter les fleurs
De mon joli bocage ;
Car, si vous pleuriez tout de bon,
Des pleurs comme les vôtres
Pourraient, dans une autre saison,
M'en faire verser d'autres.

– Quoi ! vous craignez l'événement
De l'amoureux mystère ?
Vous ne savez donc pas comment
On agit à Cythère ?
L'amant, modérant sa raison,
Dans cette aimable guerre,
Sait bien arroser le gazon
Sans imbiber la terre.

– Je voudrais bien, mon cher amant,
Hasarder pour vous plaire ;
Mais, dans ce fortuné moment,
On ne se connaît guère.
L'amour maîtrisant vos désirs,
Vous ne seriez plus maître
De retrancher de nos plaisirs
Ce qui vous donna l'être (Marion, 1911: 75).

Tout près de nous, Georges Brassens a lui aussi cultivé les jeux entre le sens propre et le sens métaphorique du nom de Cythère, ce qui lui permet, sur le mode plaisant, d'évoquer de manière imagée et donc indirecte des réalités qui peuvent choquer « les braves gens », pour citer une chanson du chanteur. Dans *Le Bulletin de santé*, il fait allusion par ce biais à un problème de gonocoque (« La barque pour Cythère est mise en quarantaine »), dans *L'Andropause*, il réfute l'hypothèse d'une éventuelle impuissance (« Ils me croient interdit de séjour à Cythère »), dans *Se faire enculer*, il explique la fin et le moyen (« J'embarque pour Cythère en passant par Sodome »), dans *Je bivouaque au pays de Cocagne*, il signifie

l'extase (« En quittant doucement la terre, / Je fus à bon port pour Cythère »), dans *Les Amours d'antan*, il rappelle les escapades des dimanches d'autrefois avec une « Vénus de barrière » (« Dans un train de banlieue, on partait pour Cythère ») et dans *Quatre-vingt-quinze pour cent*, il s'amuse à substituer à l'expression « faire des châteaux en Espagne » celle de « faire des châteaux à Cythère »...

Mais si, dans tous ces exemples, le mot de « Cythère » transporte les sens, il existe une autre image de l'île, véhiculée celle-là essentiellement par les poètes du XIX^e siècle et toute teintée de mélancolie. Il faut souligner que, déjà auparavant, il arrivait qu'elle soit perçue comme pouvant être trompeuse et cruelle. C'est sous ce jour qu'elle apparaît dans un poème de Pierre Le Moyne intitulé « l'île du plaisir » :

Sous un climat étrange, où sept fois tous les jours
La mer change d'assiette, et la vague de cours,
Il se voit sur les eaux une île vagabonde
Qui flotte sans arrêt au mouvement de l'onde,
Comme un navire errant que le phare et le nord
Auraient abandonné, loin de rade et de port.
Sur ses bords jour et nuit des troupes de sirènes,
Flatteuses de la voix et du cœur inhumaines,
Font de leurs doux attraits des pièges aux passants,
Plus cruels à l'esprit qu'agréables aux sens,
Corrompent la raison par la vue éblouie,
Empoisonnent le cœur du plaisir de l'ouïe,
Et par un rare effet de leurs malins accords
Mettent de la discorde entre l'âme et le corps (...) (Le Moyne, 1671:
439).

Mais c'est surtout Nerval qui contribue à créer cette nouvelle tonalité, en faisant part, dans son *Voyage en Orient* (1851), de sa déception face à l'île de Cythère devenue Cérigo :

(...) devant nous, là-bas, à l'horizon, cette côte vermeille, ces collines empourprées qui semblent des nuages, c'est l'île même de Vénus, c'est l'antique Cythère aux rochers de porphyre (...) Aujourd'hui cette île s'appelle Cérigo, et appartient aux Anglais.

Voilà mon rêve... et voici mon réveil ! Le ciel et la mer sont toujours là ; le ciel d'Orient, la mer d'Ionie se donnent chaque matin le saint baiser d'amour ; mais la terre est morte, morte sous la main de l'homme, et les dieux se sont envolés !

Pour rentrer dans la prose, il faut avouer que Cythère n'a conservé de toutes ses beautés que ses rocs de porphyre, aussi tristes à voir que de simples rochers de grès. Pas un arbre sur la côte que nous avons suivie, pas une rose, hélas ! pas un coquillage le long de ce bord où les Néréides avaient choisi la conque de Cypris. Je cherchais les bergers et les bergères de Watteau, leurs navires ornés de guirlandes abordant des rives fleuries ; je rêvais ces folles bandes de pèlerins d'amour aux manteaux de satin changeant... je n'ai aperçu qu'un gentleman qui tirait aux bécasses et aux pigeons, et des soldats écossais blonds et rêveurs, cherchant peut-être à l'horizon les brouillards de leur patrie » (Nerval, 1984: 392).

Une vision le marque :

Pendant que nous rasions la côte, avant de nous abriter à San-Nicolo, j'avais aperçu un petit monument, vaguement découpé sur l'azur du ciel, et qui, du haut d'un rocher, semblait la statue encore debout de quelque divinité protectrice...

Mais, en approchant davantage, nous avons distingué clairement l'objet qui signalait cette côte à l'attention des voyageurs. C'était un gibet, un gibet à trois branches, dont une seule était garnie. Le premier gibet réel que j'aie vu encore, c'est sur le sol de Cythère, possession anglaise, qu'il m'a été donné de l'apercevoir ! (Nerval, 1984: 393).

C'est ce désenchantement et cette vision que Baudelaire traduit dans son poème « Un voyage à Cythère », qui calque le texte nervalien et reprend la

vision du pendu, tout en développant les obsessions du poète – le « voyage à Cythère » n'est plus synonyme de plaisirs érotiques mais de dégoût de soi-même :

(...)

Quelle est cette île triste et noire ? — C'est Cythère,
Nous dit-on, un pays fameux dans les chansons,
Eldorado banal de tous les vieux garçons.
Regardez, après tout, c'est une pauvre terre.

— Île des doux secrets et des fêtes du cœur !
De l'antique Vénus le superbe fantôme
Au-dessus de tes mers plane comme un arôme
Et charge les esprits d'amour et de langueur.

Belle île aux myrtes verts, pleine de fleurs écloses,
Vénérée à jamais par toute nation,
Où les soupirs des cœurs en adoration
Roulent comme l'encens sur un jardin de roses

Ou le roucoulement éternel d'un ramier !
— Cythère n'était plus qu'un terrain des plus maigres,
Un désert rocailleux troublé par des cris aigres.
J'entrevois pourtant un objet singulier !

Ce n'était pas un temple aux ombres bocagères,
Où la jeune prêtresse, amoureuse des fleurs,
Allait, le corps brûlé de secrètes chaleurs,
Entrebâillant sa robe aux brises passagères ;

Mais voilà qu'en rasant la côte d'assez près
Pour troubler les oiseaux avec nos voiles blanches,
Nous vîmes que c'était un gibet à trois branches,
Du ciel se détachant en noir, comme un cyprès.

De féroces oiseaux perchés sur leur pâture

Détruisaient avec rage un pendu déjà mûr,
Chacun plantant, comme un outil, son bec impur
Dans tous les coins saignants de cette pourriture ;

(...)

Ridicule pendu, tes douleurs sont les miennes !
Je sentis, à l'aspect de tes membres flottants,
Comme un vomissement, remonter vers mes dents
Le long fleuve de fiel des douleurs anciennes ;

(...)

— Le ciel était charmant, la mer était unie ;
Pour moi tout était noir et sanglant désormais,
Hélas ! et j'avais, comme en un suaire épais,
Le cœur enseveli dans cette allégorie.

Dans ton île, ô Vénus ! je n'ai trouvé debout
Qu'un gibet symbolique où pendait mon image...
— Ah! Seigneur! donnez-moi la force et le courage
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût ! (Baudelaire, 1976:
100).

Au même moment, une œuvre du XVIII^e siècle, picturale cette fois, est remise à l'honneur. Il s'agit du tableau de Watteau peint en 1817, *L'Embarquement pour Cythère* (qui s'intitulait alors *Pèlerinage à l'Isle de Cythère*, Watteau ayant sans doute à l'esprit lui aussi la fin de la pièce de Dancourt, puisqu'il avait peint l'actrice vedette de la pièce « Mademoiselle Desmares jouant le rôle de Pèlerine »). Or, en 1856, les frères Goncourt célèbrent le peintre en posant sur lui un regard marqué par la mélancolie romantique :

Watteau, l'homme du Nord, l'enfant des Flandres, le grand poète de l'Amour ! le maître des sérénités douces et des paradis tendres, dont l'œuvre ressemble aux Champs-Élysées de la Passion ! Watteau, le mélancolique enchanteur, qui met un si grand soupir de nature dans ses

bois d'automne pleins de regrets, autour de la Volupté songeuse !
Watteau, le *Pensieroso*⁷ de la Régence ! (Goncourt, 1881: 241)

Watteau inspire Verlaine, qui a aussi lu les Goncourt : son second recueil de vers paru en 1869 s'intitule *Fêtes galantes* – l'Académie Royale de peinture et de sculpture avait barré le titre du tableau de Watteau pour lui substituer « Feste galante » –, le nom de Watteau figure dans une version primitive de « Clair de lune » et le 12^e poème des 22 que comporte le recueil s'intitule « Cythère ». Curieusement, si de nombreux poèmes « laisse[nt] deviner certains au-delà troublants d'âme », comme l'écrit Huysmans dans le chapitre 14 de *À rebours* à propos du poète, et présentent l'amour comme aussi illusoire et équivoque que le triste paysage de Cythère décrit par Nerval, notamment « Colloque sentimental » qui clôt le recueil, le poème « Cythère » fait plutôt dans la veine badine, notamment par sa chute :

Un pavillon à claires-voies
Abrite doucement nos joies
Qu'éventent des rosiers amis ;

L'odeur des roses, faible, grâce
Au vent léger d'été qui passe,
Se mêle aux parfums qu'elle a mis ;

Comme ses yeux l'avaient promis,
Son courage est grand et sa lèvre
Communique une exquise fièvre ;

Et l'Amour comblant tout, hormis
La faim, sorbets et confitures
Nous préservent des courbatures (Verlaine, 1973: 110).

⁷ Sculpture de Michel Ange (le Penseur) qui orne le tombeau de Laurent le Magnifique dans la chapelle de San Lorenzo à Florence.

En cette seconde moitié du siècle, les poètes qui chantent Cythère soulignent la part de désillusion qui s'attache désormais à l'évocation du royaume de l'amour, en opposant souvent son lustre passé, mythique, et ce qu'est devenue l'île dans sa réalité historique ; mais cette lucidité recouvrée permet le développement d'autres thèmes. Pour citer quelques exemples, Hugo, dans un poème des *Contemplations* (1856), « Cerigo », oppose ainsi au leurre des plaisirs éphémères le sublime de l'amour vrai, l'image de Cythère se renversant totalement entre les premiers vers et le vers final⁸ :

Tout homme qui vieillit est ce roc solitaire
Et triste, Cerigo, qui fut jadis Cythère,
Cythère aux nids charmants, Cythère aux myrtes verts,
La conque de Cypris sacrée au sein des mers.
(...)
La terre a Cérigo ; mais le ciel a Vénus (Hugo, 1967: 704).

Banville, dans sa « Ballade aux enfants perdus » des *Trente-six Ballades joyeuses* écrites en 1861, si l'on se réfère à la mention à la fin du poème, prône par le biais de la référence à Cythère, la supériorité de l'imaginaire sur la réalité, et le vers répété de cette ballade, qui reprend le schéma de la ballade médiévale, revient comme une invitation à laquelle on ne doit pas résister :

Je le sais bien que Cythère est en deuil !
Que son jardin, souffleté par l'orage,
Ô mes amis, n'est plus qu'un sombre écueil
Agonisant sous le soleil sauvage.
La solitude habite son rivage.
Qu'importe ! allons vers les pays fictifs !
Cherchons la plage où nos désirs oisifs
S'abreuveront dans le sacré mystère

⁸ Voir Georges Brunet (1929). « Victor Hugo au travail : la composition de "Cérigo" », *RHLF*, p. 260 s.

Fait pour un chœur d'esprits contemplatifs :
Embarquons-nous pour la belle Cythère (Banville, 1993: 251).

Et, dans son recueil posthume *Dans la fournaise*, le poème « Cythère », écrit en 1871, donne sans doute la bonne explication à la fascination que ne cesse de susciter cette île, par la bouche du capitaine qui emmène le poète vers l'île de l'amour :

Or le vieux matelot me dit,
En prenant des mines confuses :
Ah ! poète, enchanteur, bandit !
C'est bon, je reconnais tes ruses.

Telle qu'une fleur de lotus
Qu'a brisée un tranchant de glaive,
Certes, je sais bien que Vénus
Est dans la nuit et dans le rêve.

Mais c'est toi, perfide enchanteur
Baisé par les rouges aurores,
Musicien, rimeur, chanteur,
Assembleur des verbes sonores ;

C'est toi, c'est ta vaillante amour,
Toujours si fidèle et si forte,
Qui la ramène dans le jour
Et qui l'empêche d'être morte ! (Banville, 1993: 410).

Cythère a fait rêver les poètes d'abord parce que le nom est lié à la déesse de l'amour, à l'île des plaisirs, mais aussi parce que les sonorités du mot ont plu à leur oreille et ils ont ainsi mis bien souvent ce terme à la rime. Et, aujourd'hui encore, ceux qu'on appelait autrefois les poètes du dimanche et qui sont devenus les poètes de la Toile, restent fascinés par Cythère, comme le montre ce poème, publié en 2009 sur le site « Je Poème » par un internaute qui prend le pseudonyme de « taurumi ». Il est

intitulé « Cythère » mais, en s'inspirant du titre du poème « C » d'Aragon mis en musique par Poulenc, tout en rimes en [se], on pourrait le sous-titrer « R » :

Tout seul solitaire
Dans ce vaste Bourg, j'erre
Au cœur de cet Hiver,
Est-ce d'être éphémère
Qu'au fond je ne digère,
Je marche et désespère
Sirotant une bière.
Vais-je fuir cette Terre
Finir en Monastère
Dans des prières austères,
Mais pourquoi, pourquoi faire !
J'ai perdu mes repères
Quitté mon Ministère
Ses bien tristes affaires,
J'ai laissé ma « Mégère »
Mes parents et mes frères,
Ma petite vie « pépère ».
Je m'en vais vers Cythère
Ce n'est plus un mystère,
Pour toujours avec Pierre
Car lui seul m'a offert
Son corps et ses artères,
C'est pour la vie entière.
03/07/2009 Paris-Troca

Comme aurait pu le chanter Jacques Brel dans sa chanson « Une île »,
Cythère, portée par la musique du mot, reste éternellement, loin des
vicissitudes du monde,

Une île
Une île au large de l'amour

Posée sur l'autel de la mer
Satin couché sur le velours...

Bibliographie :

- BANVILLE, Théodore de (1993). *Œuvres complètes*, éd. Peter J. Edwards. Paris: Champion.
- BAUDELAIRE, Charles (1976). *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, tome I, Paris: Gallimard, « La Pléiade ».
- BERTRAND, Dominique (1998). « Aux origines du voyage à Cythère : le songe de Polyphile », *Mythe et récit poétique*, éd. Véronique Gély-Ghedira, Association des Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Clermont-Ferrand, pp. 133-140.
- BRIGITTE BUFFARD-MORET (2006.). *La Chanson poétique du XIXe siècle. Origines, statut et formes*. Presses universitaires de Rennes.
- BRUNET, Georges (1929). « Victor Hugo au travail : la composition de 'Cerigo' », *RHLF*, pp. 260-268.
- COLLINET, Jean-Pierre (1976). « Allégorie et préciosité », *CAIEF*, n° 28, pp. 112-117.
- DANCOURT, Florent Carton dit (1824). *Œuvres choisies*, volume 2. Paris: Didot éditeur.
- DESPORTES, Philippe (1963). *Diverses Amours et autres œuvres meslées*, éd. V. E. Graham. Paris: Minard.
- ÉLUARD, Paul (1952). *Les Sentiers et les routes de la poésie*, in Paul Eluard. *Œuvres complètes*, t. 2, éd. Marcelle Dumas et Lucien Scheller. Paris: Gallimard, « La Pléiade ».
- GONCOURT, Edmond & Jules de (1881). *L'Art du XVIII^e siècle*. Paris: Charpentier.
- GRÉCOURT (1802). *Œuvres complètes*. Paris: Bertrandet imprimeur.
- HÉSIODE (1993). *Théogonie* (traduction Annie Bonnafé). Paris: Rivages.
- HUGO, Victor (1967). *Œuvres poétiques*, t. 1. Paris: Gallimard, « La Pléiade ».
- LA FONTAINE (1962). *Fables*, éd. Georges Couton. Paris: Garnier.
- LE MOYNE, Pierre (1671). *Diversités et jeux poétiques*, « L'Isle du plaisir », in *Œuvres poétiques*. Paris: Thomas Jolly imprimeur.

- LESTRINGANT, Franck (2002). *Atlas et récits insulaires, de la Genèse à Jules Verne*. Genève: Droz.
- MARION, Paul (1911). *Choix de Chansons Galantes d'Autrefois*. Paris: H. Daragon Libraire-Éditeur.
- MARMONTEL (1820). *Œuvres posthumes – La Neuvaine de Cythère – Polymnie*. Paris: Firmin Didot.
- NERVAL, Gérard de (1984). *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois. Paris: Gallimard, « La Pléiade ».
- PELETIER, Jacques (1990). *Art poétique, « Des ornements de la poésie », in Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. Francis Goyet. Le Livre de poche classique.
- RONCARD, Pierre de (1993). *Œuvres complètes*, éd. Jean Céard, Daniel Ménager, Michel Simonin. Paris: Gallimard, « La Pléiade ».
- TAURUMI, <http://www.jepoeme.com/forum/poeme-engage/Cythere/175712/1.html>
- VALÉRY, Paul (1957) [1936]. *Commentaires de Charmes*, in Paul Valéry. *Œuvres*, t. 1, éd. Jean Hytier. Paris: Gallimard, « La Pléiade ».
- VALÉRY, Paul (1974). *Cahiers*, t. 2, éd. Judith Robinson. Paris : Gallimard, « La Pléiade »
- VERLAINE, Paul (1973). *Fêtes galantes – Romances sans paroles*, précédé de *Poèmes saturniens*, éd. Jacques Borel. Paris: Gallimard: « Poésie Gallimard ».